

2. Quelques facteurs de la variation (suite)

2.2. Le facteur « sexe »

Il existe également des variations liées au sexe (variation « sexuelle » ou « *diagénique* »). On peut facilement observer dans la société qu'il existe des différences remarquables entre la façon de parler des deux sexes. Les hommes et les femmes n'emploient pas nécessairement les mêmes formes phonétiques, syntaxiques et lexicales. Notons aussi que chaque catégorie a sa propre représentation des formes linguistiques (certaines variantes sont perçues positivement par les femmes, mais négativement par les hommes). Il est généralement admis que les représentations linguistiques ont un impact direct sur les pratiques linguistiques, ce qui fait que les femmes et les hommes « n'emploient pas nécessairement les mêmes formes dans des contextes sociaux similaires » (Bigot et Papien, 2014 : 12).

Le sexe est une variable qui a attiré l'attention de beaucoup de sociolinguistes à l'image de W. Labov. Dans son enquête qu'il a menée à New York sur la stratification sociale de l'anglais, ce sociolinguiste a remarqué que les femmes sont « plus sensibles [que les hommes] aux modèles de prestige », et « utilisent moins de formes linguistiques stigmatisées (considérées comme fautes), en discours surveillé » (Singy, 1998 : 12). Pour Labov, les femmes jouent un rôle capital dans les changements linguistiques qui se s'opèrent dans beaucoup de régions du monde. Le même auteur donne dans le passage ci-dessous plusieurs exemples de ces changements linguistiques :

« L'affaiblissement des affriquées en Argentine [...], la fusion des voyelles hautes devant /I/ au Texas [...], l'avancement du noyau de /aw/ au Canada [...], les changements en chaîne des sept voyelles brèves dans les grandes villes du Nord des États-Unis [...], la postériorisation des voyelles longues en Californie et dans l'ouest des États-Unis, le recul du /e/ bref à Norwich [...], ainsi que les nombreux changements vocaliques à New-York et à Philadelphie » (Labov, 1992, 22)

Sur le rôle de la femme dans les changements linguistiques, H. Boyer souligne : « compte tenu du rôle des femmes auprès des enfants, il n'est pas étonnant qu'elles exercent une domination sur les changements linguistiques, phonétiques en particulier ». Pour Labov (1992 : 22), si la femme est responsable des changements qui s'opèrent au niveau de la langue, c'est simplement parce qu'elle constitue partout dans le monde la première source d'acquisition de la langue au cours des deux premières années d'un enfant. Les rares cas où l'homme assure cette fonction ne sont jusqu'à présent dominants dans aucune société. Finalement, W. Labov conclut que « tout changement linguistique induit par les femmes sera donc accéléré, puisque l'enfant, quel que soit son sexe, recueillera de sa mère des formes relativement avancées » (Labov, 1992 : 22).

Dans un autre article publié quelques années plus tard, W. Labov a tenté d'expliquer la raison qui pousse les femmes à se conformer aux normes sociolinguistiques prescrites plus que les hommes : « Il est [...] possible d'interpréter le conformisme linguistique des femmes comme étant le reflet de leur plus grande responsabilité dans l'ascension sociale de leurs enfants - ou du moins

dans la préparation des ressources symboliques nécessaires à cette ascension. » (Labov, 1998 : 32 cité par Boyer).

On peut citer ici un autre sociolinguiste, cette fois-ci britannique, en l'occurrence Peter Trudgill, qui avance une interprétation du conformisme linguistique des femmes très proche de celle formulée par le sociolinguiste américain W. Labov. Les deux sociolinguistes soulignent qu'il existe une corrélation directe entre ce phénomène et la position socioéconomique inégalitaire de ces deux groupes : « Les hommes semblent avoir moins d'efforts à faire afin de signaler leur statut et leur position sociale. Ces derniers transparaissent directement à travers leur profession et leurs revenus. Les femmes, ayant moins de pouvoir économique, signalent leur position sociale et leur statut au travers de marques symboliques de pouvoir, en autres, les pratiques linguistiques des classes dominantes » (Bigot et Papen, 2014 :26-27).

Toujours pour rester dans le contexte anglophone, nous citerons ici l'un de travaux¹ du sociolinguiste britannique Peter Trudgill consacré à la variation de l'anglais dans la ville de Norwich en Grande Bretagne. Il s'intéresse principalement au suffixe -ing présent dans des phrases comme *I'm walking to the movies* (je vais au cinéma en marchant). En fonction du contexte stylistique, ce suffixe est prononcé de deux façons différentes : *walking* ou encore *walkin'*. « La première variante est dite standard et se confond avec la prononciation RP (...) La seconde forme du suffixe -ing est davantage familière » (Bigot et Papen, 2014 : 26). Pour expliquer ce phénomène, Trudgill a mobilisé deux variables sociales à savoir la classe sociale et le sexe des locuteurs. Les résultats de son étude montrent clairement que les personnes issues des classes supérieures de l'échelle sociale ont tendance à produire une prononciation RP. Son étude révèle aussi que le sexe des locuteurs a un impact sur la réalisation du suffixe. Le tableau, ci-dessous, nous donne un aperçu des résultats obtenus.

| | MMC | LMC | UWC | MWC | LWC |
|--------|-----|-----|-----|-----|-----|
| Hommes | 4 | 27 | 81 | 91 | 100 |
| Femmes | 0 | 3 | 68 | 81 | 97 |

Tableau 2 : Pourcentages de production de la variante non standard -in' de -ing à Norwich (tiré de Bigot et Papen, 2014 : 26)

« Ce tableau indique cinq classes sociales identifiées comme MMC (classe moyenne moyenne), LMC (classe moyenne inférieure), UWC (classe ouvrière supérieure), MWC (classe ouvrière moyenne) et LWCLWC (classe ouvrière inférieure). Il distingue la production de la forme familière (casual) de -ing en fonction du sexe des répondants hommes/femmes. La totalité des hommes (toutes classes confondues) produit 303 % de la forme familière de -ing (somme de tous les pourcentages des différentes classes) contre 249 % pour les femmes. Que l'on prenne la totalité des résultats ou que l'on considère les classes individuellement, le phénomène reste identique. Nous lisons, par exemple, que 4 % des hommes disent *walkin'* contre un score nul chez les femmes, dans la catégorie MMC. À

¹ En raison de l'indisponibilité de ses ouvrages en Algérie, nous avons dû nous limiter à la consultation de la synthèse de ses travaux présentée dans BIGOT, Davy et PAPEN, Robert, « Formation en linguistique variationniste », 2014.

l'extrémité de l'échelle, 100% des hommes produisent une variante familière contre 97 % pour les femmes. Ce que nous retenons de ces données est surtout le fait que peu importe la classe sociale, les femmes tendent à utiliser la forme standard de façon plus importante que les hommes » (Bigot et Papen, 2014 :26).

Quand nous observons de très près le terrain algérien, nous nous rendons compte de plusieurs particularités liées au sexe, comme par exemple l'utilisation plus fréquente chez les femmes du /r / « parisien » ou « grasseyé » alors que les hommes préfèrent utiliser le /r/ « roulé ». Ce phénomène n'est pas systématique c'est-à-dire qu'il n'est pas rare de croiser des femmes qui le roulent et des hommes qui le grasseyent. Cherif Sini (2015 : 80) fait remarquer que ce phénomène n'est pas dû à une raison de nature physiologique : « la question relève du social et, plus précisément, du rapport qu'on a avec la langue concernée : grasseyer rapproche d'une certaine manière de prononcer le français perçu prestigieux alors que rouler marque, pour certains, une espèce de distance vis-à-vis du français métropolitain ou d'une appropriation de la langue en lui donnant un cachet local ».

P. Bourdieu constate, à cet égard, que les hommes sont en général moins attirés par les façons de parler légitimes alors que les femmes, (surtout les plus jeunes et les plus scolarisées) s'affirment comme les plus aptes à participer au marché dominant. En effet, leur statut social les rend davantage dociles à l'égard des usages dominants « par la division de travail entre les sexes, qui les spécialise dans le domaine de la consommation, et par la logique du mariage, qui est pour elles la voie principale, sinon exclusive, de l'ascension sociale, et où elles circulent de bas en haut », et elles sont ainsi prédisposées à se conformer aux exigences du marché des biens symboliques, en particulier dans le domaine des pratiques linguistiques (Bourdieu cité par Hafez, 2006 :39).

2.3. Le facteur « âge »

L'âge est un autre facteur de différenciation sociolinguistique qui permet d'analyse des changements linguistiques des communautés linguistiques. A cet égard, Pierrette Thibault (1997 :20) souligne que « la différenciation sociolinguistique selon l'âge des locuteurs est l'une des clés maîtresses pour la compréhension de la dynamique des communautés linguistiques ». L'appartenance à telle ou telle catégorie d'âge détermine la manière de parler une langue. Lorsque nous observons les pratiques langagières dans la société, nous constatons par exemple que les jeunes locuteurs emploient des formes linguistiques spécifiques. En effet, au sein d'une même communauté coexistent en quelque sorte plusieurs états de langue comme on peut le lire dans cet extrait « on pourrait dire qu'au sein d'une communauté linguistique, à un moment donné de son histoire, coexistent plusieurs synchronies, dont les diverses générations sont porteuses » (Boyer, 2001 : 27).

Nombre de recherches sociolinguistiques ont montré l'influence de la structure sociale (âge, sexe, classe sociale, etc.) sur les usages linguistiques. Il est utile de citer ici l'étude d'Eva Havu menée en 2006 et présentée dans son article intitulé « *Quand les Français tutoient-ils ?* » où elle a étudié l'emploi des pronoms d'adresse dans la langue française. Son enquête sur questionnaire a été menée dans cinq villes françaises (Limoges, Lyon, Metz, Paris, Toulouse). L'objectif de son

étude est principalement d'examiner les différences entre les classes d'âge, sans tenir compte des différences géographiques, même si elle est bien consciente que le choix du pronom d'adresse ne repose pas uniquement sur le critère « âge ». Elle cite d'ailleurs Kerbrat-Orecchioni (1992 : 36, 48-49) qui souligne dans l'un de ses écrits que l'emploi de « tu » ou de « vous » dépend également des facteurs tels que : le lien familial, les types d'interaction entre adultes, où différentes relations, telles que les relations cognitive, sociale et affective entrent en jeu (le tu intime (époux, amis, amants), le « tu » professionnel (collègues), parlementaire, sportif), etc., ainsi que le type particulier de contrat entre les locuteurs.

A ces paramètres relationnels, Eva Havu en rajoutent des facteurs personnels, tels que « le "look", l'habillement et la sympathie mutuelle ("il y a un courant") qui jouent un rôle dans le choix du terme d'adresse en prenant comme point de départ deux des trois situations de communication (...) : les situations non-formelles, familières, intimes où le vouvoiement peut apparaître, et les situations non-officielles formelles où il existe beaucoup d'hésitation entre les deux pronoms d'adresse, tu et vous » (Eva Havu, 2006 : 4).

Il s'agit donc pour cette universitaire de décrire l'emploi des pronoms d'adresse en France, dans les classes d'âge suivantes : – la génération née dans les années 1990 (collégiens en 5ème ou en 6ème) – la génération née dans les années 1980 (étudiants d'université) – les générations nées dans les années 1960 et 1970 (vie active) – les générations nées dans les années 1940 et 1950 (vie active) – les générations nées dans les années 1920 et 1930 (retraités) – les générations nées dans les années 1900 et 1910 (retraités).

Eva Havu examine plusieurs situations de communication : famille, amis, amis d'amis, collègues, première rencontre. Pour l'illustration, nous présenterons dans le tableau ci-dessous les résultats de son enquête quant à l'emploi des pronoms « tu » et « vous » par les personnes enquêtés lors de : a- la première rencontre : interlocuteur du même âge ou plus jeune ; b- la première rencontre : interlocuteur plus âgé :

VIII.a. Première rencontre : interlocuteur du même âge ou plus jeune

| | 1990-1999 (103) | 1980-1989 (180) | 1960-1979 (74) | 1940-1959 (67) | 1920-1939 (27) | 1906-1919 (17) |
|-----|--------------------|--------------------|-------------------|-------------------|-------------------|-------------------|
| T | 85 | 73 | 27 | 6 | – | – |
| V | 11 | 24 | 68 | 92 | 100 | 100 |
| T/V | 4 | 3 | 5 | 2 | – | – |

VIII.b. Première rencontre : interlocuteur plus âgé

| | 1990-1999 (103) | 1980-1989 (180) | 1960-1979 (74) | 1940-1959 (67) | 1920-1939 (27) | 1906-1919 (17) |
|-----|--------------------|--------------------|-------------------|-------------------|-------------------|-------------------|
| T | 5 | 1 | – | – | – | – |
| V | 89 | 98 | 97 | 100 | 100 | 100 |
| T/V | 6 | 1 | 3 | – | – | – |

Lors d'une première rencontre avec un locuteur plus jeune ou du même âge, le comportement des plus jeunes diffère beaucoup de celui des autres générations, car le tutoiement est nettement majoritaire. Si la tranche d'âge 1960-1979 tutoie

parfois dans cette situation, le tutoiement est (presque) inexistant dans les générations antérieures.

Quand l'interlocuteur est plus âgé, le vouvoiement est largement majoritaire (1960-1990) ou de règle (1900-1950). Cette étude révèle clairement que l'âge de l'interlocuteur exerce une influence sur le choix du pronom d'adresse. Le taux de tutoiement augmente généralement plus les générations interrogées sont jeunes.

De nombreuses études sociolinguistiques se sont intéressées ces dernières années aux caractéristiques générales du langage des jeunes, appelé également « parler jeune », « français des jeunes », « langue des cités » (Boyer, 2001). Ces études ont relevé plusieurs traits comme étant typiques du langage des jeunes. Au niveau du lexique par exemple, plusieurs éléments ont été relevés comme « le vocabulaire limité et répétitif (utilisation abusive de faire, par ex : ça le fait, ça le fait pas, ça le fait trop...), les emprunts, notamment à l'arabe, la profusion d'expressions grossières, la troncation par apocope (biz pour business) ou par aphérèse (blème pour problème, leur pour contrôleur), la reduplication (leurleur pour contrôleur, zonzon pour prison), l'utilisation de formules du type de « N de chez N » pour indiquer une valeur superlative (Ce mec est nul de chez nul) ». (Palma, 2013 : 101).

Plusieurs procédés de création lexicale sont employés par des jeunes locuteurs français notamment ceux qui habitent en banlieue. Parmi ces procédés, on peut citer le verlan qui consiste à inverser les syllabes d'un mot. Silvia Palma fait remarquer que dans certains cas, le mot obtenu à l'aide de ce procédé subit une deuxième transformation « Ce qui a attiré notre attention c'est la poursuite des transformations, une fois le mot « verlanisé », soit à travers des modifications graphiques, soit par le biais d'ajouts, d'apocopes, etc. » (Palma, 2013 : 101). Elle donne beaucoup d'exemples d'adjectifs et de verbes où la transformation s'accompagne souvent d'un changement ou d'une restriction du sens. Voici quelques exemples ²qui illustrent parfaitement ce glissement de sens :

Adjectifs

- Auch : de chaud. Deux sens possibles pour l'adjectif transformé : 1) difficile, compliqué (Ca va être auch pour sortir ce soir, mon père veut pas). Synonyme : ghetto ; 2) dangereux (Le parking de la gare, c'est auch). Synonyme : machope.
- Chanmé : de méchant. Sens : génial, formidable. (Le cours, il était chanmé, on a trop bien rigolé avec le prof). Synonymes : bad, hard.
- Chelou : de louche. Deux sens possibles : 1) bizarre (T'es chelou, toi ! Qu'est-ce qui te prend de t'habiller comme ça ?) ; 2) douteux (Cette viande, elle est chelou, elle a une drôle d'odeur).

Verbes

- Pécho : de choper. Deux sens possibles : 1) attraper. Synonyme : serrer ; 2) conclure [initier une relation] avec quelqu'un. (*J'ai pécho le mec dont je t'ai parlé à la soirée d'hier, je suis trop contente*).

² La plupart des exemples donnés ici proviennent de l'article de Silvia Palma, « Le phénomène du détournement dans le langage des jeunes », *Pratiques*, 159-160, 2013

- *Pouille-D* : de dépouiller. Deux sens possibles : 1) dévaliser ; 2) voler (*Je suis dégoûté, je me suis fait pouille-d mon vélo*).
- *Veski* : esquiver. Trois sens possibles, tous relativement proches : 1) éviter une personne (*Son père la cherche partout, mais elle le véski*) ; 2) éluder un sujet (*Arrête de véski quand je te parle de choses sérieuses*) ; 3) fuir une situation (*J'ai vu le pit-bull foncer sur moi, j'ai véski direct*).

Il faut noter que le verlan est l'un des procédés les plus importants dans la création lexicale des jeunes. Dans cette optique, H. Boyer (2001) fait remarquer que « la verlanisation devenue la pratique néologique la plus visible (et la plus emblématique) de la variété en question, dont nombre de formes sont du reste entrées dans la langue usuelle : “ meuf ” (pour “ femme ”), “ keum ” (pour “ mec ”), “ reum ” (pour “ mère ”) ».

D'autres procédés sont utilisés par les jeunes français comme la création par suffixation. Silvia Palma (2013 :102) donne quelques exemples de ce type de création :

- La transformation des noms *camion* et *pavillon* en *kamtar* et *pavtar* supposerait l'existence d'une base *cam-* devenue *kam* et d'une autre *pav-* auxquelles viendrait s'ajouter le suffixe *-tar*
- Le suffixe *-ard*, présent par exemple dans *campagnard*, *montagnard*, *routard* et les plus familiers *taulard*, *zonard*, avec le sens de « personne qui vit à la campagne, à la montagne, etc. » permet de créer des noms comme *blédard* (e) pour désigner quelqu'un qui vient du bled

Enfin, les jeunes font appel à d'autres procédés linguistiques comme la troncation (exemple : *dérter* « je suis *deter* » au lieu de « je suis déterminé ») et la siglaison (exemple : *BDR* : « Être au *BDR* », c'est tout simplement « être au bout du rouleau », *BG* : abréviation de « beau gosse »).

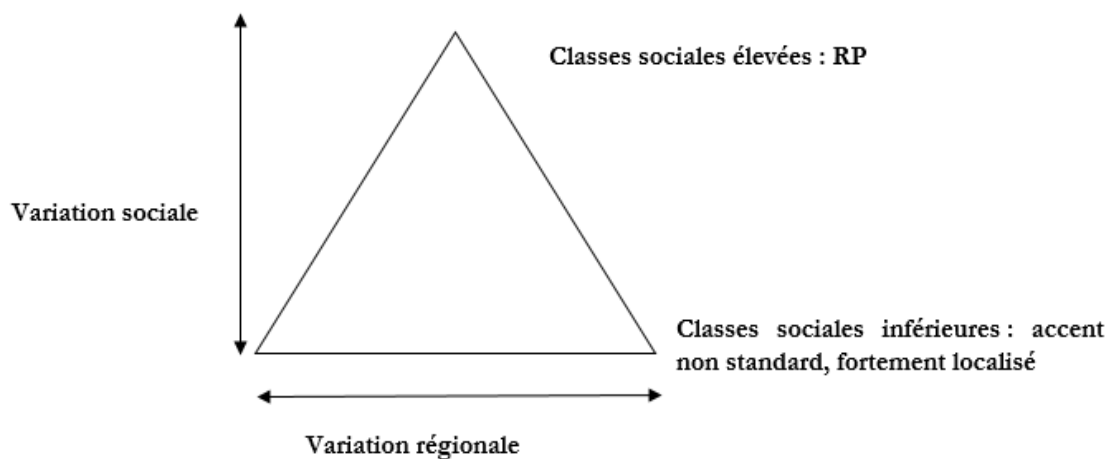
2.4. Le facteur « classe sociale »

Ce facteur est à l'origine d'un type particulier de la variation appelée « variation *diastratique* ». Elle concerne la diversité des usages de la langue selon des caractéristiques sociales et démographiques des individus (l'appartenance à un milieu socio-culturel). La « classe sociale » constitue une notion majeure en sociologie explicative, elle « se positionne comme « indicateur synthétique » principal des richesses sociales, culturelles et économiques de chaque individu au sein même de leur communauté » (Bigot et Papen, 2014 :22). Ce concept a été mobilisé par les études variationnistes avant la naissance même de la linguistique labovienne pour parler des inégalités sociales manifestées dans la langue (Bigot et Papen, 2014 :22). Dès 1929, Frei avait déjà révélé que les traits du « français avancé » dépendaient d'un déséquilibre social dans le système d'une langue.

Quelques années plus tard, sur ce même principe d'inégalités sociales, le britannique Basil Bernstein (1975) a effectué une étude sur l'échec scolaire des élèves appartenant à des classes défavorisées. Il ressort de ses enquêtes que la réussite scolaire des élèves issus des classes supérieures provient de leur usage d'un code « élaboré » (utilisation de pronoms personnels précis, présence de divers adjectifs et adverbess, etc.) spécifique aux groupes sociaux favorisés, contre l'utilisation d'un code « restreint » (emploi de formules syntaxiques simples et stéréotypées, etc.) propre aux enfants des classes inférieures (Bigot et Papen, 2014 : 22).

F. Gadet (1997 : 84) fait remarquer que cette thèse de déficit linguistique a reçu beaucoup de critiques dans les milieux scientifiques : « On lui reproche tout d'abord de supposer dans l'interprétation des données, qu'il y a isomorphisme entre structures linguistiques et structure cognitive ». Aux Etats-Unis, cette théorie a largement été réfutée par beaucoup de chercheurs « certains iront jusqu'à la qualifier de raciste » (Bigot et Papen, 2014 : 22).

L'étude de Labov (1966) fut la première grande étude prouvant qu'il existait bien des variantes linguistiques produites selon les classes sociales dont la grande étude sur le /r/. Quelques années plus tard, Trudgill (1974) proposait, sur le même principe de stratification sociale, un schéma plus général représentant la répartition de l'ensemble des dialectes de l'anglais britannique. Le schéma est le suivant³ :



« En haut de la pyramide sociale, on trouve les classes sociales les plus élevées (composées des membres de la classe politique, de membres de la famille royale anglaise, etc.) utilisant la prononciation dite RP (Received Pronunciation), prononciation reconnue comme étant la plus soignée, la plus distinguée en Grande-Bretagne. Plus on descend dans les strates inférieures de la pyramide, plus cette prononciation tend à disparaître pour laisser place aux accents plus régionaux. Aux plus bas échelons de cette représentation, nous trouvons les classes sociales

³ Présenté dans BIGOT, Davy et PAPAN, Robert, « Formation en linguistique variationniste », Publication Subventionnée par l'Université Ouverte des Humanités (UOH), 2014.

les moins élevées (lower classes) et des variétés de l'anglais extrêmement localisées (on y retrouve le Cockney de Londres, mais aussi le Scouse de Liverpool ou encore le Geordie de Newcastle) » (Bigot et Papen, 2014 : 24).

2.5. Le facteur « situation de communication »

La situation de communication est un facteur important à prendre en compte pour appréhender la variation linguistique. Les usages linguistiques sont régis par plusieurs paramètres liés au contexte. H. Boyer (1996 : 16) énumère dans les paragraphes qui suivent quatre situations du discours qui imposent aux locuteurs d'une langue de modeler leur discours sur le plan lexical mais aussi sur les plans phonétiques et syntaxique :

- Du statut, de la position et de l'attitude de l'interlocuteur, du rapport qu'il entretient avec lui (pair ou supérieur hiérarchique, de la connaissance qu'il a de lui (et du degré de connivence qui les lie), de ses réactions (regard, mimiques, etc.)... ;
- De ce qu'il peut imaginer de lui : ici interviennent tous les signes extérieurs d'identité ou d'appartenance à un groupe ou une classe sociale, dont font partie les signes linguistiques ;
- Du lieu : deux collègues peuvent se parler de façon tout à fait différente selon qu'ils se trouvent dans une réunion de travail où ils ont un certain rôle institutionnel à jouer, ou bien au restaurant où ils déjeunent ensemble ;
- De la nature du discours accompagné ou non, à des degrés divers, d'une autosurveillance ou d'une autocensure : conversation à bâtons rompus, discussion d'affaires, rencontres plus ou moins ritualisées ; et de sa finalité : ordre, demande, conseil, mais aussi démonstration, séduction ...la liste pour ainsi dire infinie.

Il existe également une distinction entre l'oral et l'écrit. Que nous soyons à l'oral ou à l'écrit, nous n'emploierons pas tout à fait les mêmes formes linguistiques. En français, certains sons ne sont pas prononcés à l'oral. Le « ne » de négation par exemple disparaît à l'oral. Le « je ne sais pas » devient « je sais pas » et parfois « chi pas ». Le « Il » disparaît souvent à l'oral dans des expressions comme « Il y a cinq ans » pour donner « Y a cinq ans ». C'est ce qui nous amène à parler de la notion de registres de langue. On distingue généralement trois registres de langue : la familier, le courant et le soutenu. Chaque registre se caractérise par un vocabulaire spécifique. Ainsi, « boulot » et « travail » ou « bagnole » et « voiture » relèvent, les uns d'un « registre familier », les autres d'un « registre courant ».

Support élaboré par :

Dr. BESSAI Bachir

Maître de Conférences, Université de Béjaïa